

XYZ. La revue de la nouvelle

Les descendants

Wilhelm Schwartz



Number 36, Winter 1993

Poste restante

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schwartz, W. (1993). Les descendants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 75–82.

LES DESCENDANTS

WILHELM SCHWARTZ

Lea, une jeune Juive, regardait le monde de ses grands yeux doux, d'un brun sombre. Elle aimait danser nue devant Elaine et devant J., ce qui était un peu embarrassant, car elle ne savait pas très bien danser; de plus, elle était un peu trop grasse pour de pareilles exhibitions. Elle ne dansait évidemment pas pour les deux en même temps: elle dansait soit pour Elaine, soit pour J., et l'absent ne devait rien savoir de ces danses érotiques. Lea était menteuse. Elle mentait, pas pour tromper les gens, mais parce qu'elle ne distinguait pas très clairement fiction et réalité. D'un même événement elle pouvait raconter plusieurs versions qu'elle ajustait en fonction des impressions qu'elle voulait créer chez ses partenaires. Pour être exact: elle n'était pas menteuse dans le sens ordinaire du mot. Elle croyait elle-même la version qu'elle inventait, au fur et à mesure, pendant une conversation. Elle ne pratiquait la religion de ses ancêtres que quand elle était obligée par les circonstances. À Paris, où elle avait passé une année pour parfaire sa connaissance du français, et où elle avait rencontré Elaine, elle était tombée, par hasard, sur des histoires de saints et martyrs chrétiens. Les tortures de sainte Catherine l'avaient fascinée, le supplice de saint Sébastien également. Mais sa sainte préférée était Elizabeth de Hongrie. Les flagellations que lui infligeait son confesseur allemand, le dur Conrad de Marbourg, et les autoflagellations de la belle sainte procuraient à Lea des frissons agréables. Accrochée aux murs de son appartement se trouvait la succulente Elisabeth de Holbein l'Ancien, la divine Elizabeth de Fra Angelico, la délicate Elizabeth soignant les lépreux de Murillo. Également accrochée au mur était la devise de sainte Elizabeth, la parole historique et mémorable: « Il nous faut parfois être courbées et

humiliées, ensuite nous nous redresserons satisfaites et joyeuses.» Dans ses rêves, Lea voyait une Elizabeth, princesse de Hongrie, qui embrassait les pieds sales d'un mendiant, qui flottait dans l'extase sous les coups de Conrad, qui se réjouissait quand elle était réduite à dormir avec les cochons dans une porcherie, une Elizabeth qui implorait Conrad en embrassant ses genoux : « Fouette-moi encore, mon cher maître, fouette-moi toute la nuit, mon Seigneur cruel, fouette-moi jusqu'au sang, moi, ton esclave, qui n'est pas digne de lécher les semelles de tes souliers. » Lea croyait à sa beauté. Elle n'était d'ailleurs pas laide, seulement un peu grassouillette, et elle avait des yeux d'une beauté exceptionnelle. Elle était nymphomane, insatiable au lit. En faisant l'amour, elle criait parfois : « *Fuck me, beat me, fuck me, beat me.* » Au début, c'est Elaine qui intéressait J., mais comme Elaine voulait rester vierge et ne pas tromper son fiancé parisien, il se contentait de Lea pour le moment, ce qui du reste l'occupait entièrement. (Après que le fiancé se fut évanoui dans la nature, Elaine devint pour longtemps l'amie fidèle de J.) Ce n'est que beaucoup plus tard que J. comprit que Lea couchait avec lui parce qu'elle désirait confusément revivre avec lui les souffrances de ses parents.

Après une conférence publique intitulée « War and the German Mind » que J. donna à Saint-Jean, un homme d'un certain âge avait le premier pris la parole et demandé avec un fort accent, mais dans un anglais impeccable, ce que pouvait bien signifier cette justification éhontée des Allemands en sol canadien : après la conquête de la Pologne orientale par la Wehrmacht, ses deux petits-enfants avaient été assassinés sous ses yeux, écrabouillés contre un mur. L'homme continuait à parler et en l'écoutant, J. sentit d'abord le sol se dérober sous ses pieds, il crut, mais alors littéralement, s'enfoncer dans un trou énorme. Ensuite, il expliqua à l'homme, qui respirait avec difficulté, que Plievier et Remarque, les deux auteurs dont il avait parlé, avaient été des antifascistes, des émigrants et des proscrits, que Hitler aurait sûrement fait exécuter s'il avait pu s'emparer d'eux. L'homme se montra satisfait de ces

explications — c'était le père de Lea. Le soir même, Lea eut une crise de rage : « *The idiot, the stupid idiot, why doesn't he stop his old stories, I have heard his stupid stories a hundred times, no, a thousand times at least, when is he going to stop his old stupid stories?* » Et si son père apprenait qu'ils couchaient ensemble ? Alors Lea fut catégorique; elle répondit carrément : « *He would kill us, he would kill both of us.* » J. crut s'apercevoir que pendant la nuit qui suivit, Lea fut particulièrement sauvage, particulièrement passionnée, mais ce n'est peut-être qu'une illusion, quelque chose qu'il s'imagine aujourd'hui, vingt-trois ans plus tard. Ce que Lea cherchait, la douleur, la honte, l'humiliation, c'est sans doute un Allemand qui pouvait le mieux le lui procurer, mais cela, J. ne le comprit que beaucoup plus tard. Il se peut aussi qu'il se soit trompé et qu'il ait imaginé tout cela.

•

J. disait à Rachel : « Nous, les Allemands, nous faisons bien de commémorer le 9 novembre, non pas comme journée de l'unité allemande en 1989, ni comme journée de la révolution de 1918, mais comme journée de deuil pour le 9 novembre 1938, la Nuit de Cristal, quand partout en Allemagne les synagogues furent brûlées et les magasins juifs saccagés. Le 9 novembre 1938 est une date décisive. Les événements du 9 novembre 1938 n'étaient qu'un test. La question que Hitler posait aux Allemands au cours de cette nuit était : Allez-vous accepter que les Juifs de l'Allemagne, et éventuellement de l'Europe, soient humiliés, maltraités, torturés et assassinés ? La réponse fut un grand silence, donc un oui tacite. Nous, les Allemands, nous devrions remercier le bon Dieu que l'Allemagne ait perdu la guerre en 1945 et non par exemple en 1947, ou encore que l'Allemagne n'ait pas gagné la guerre. Dans les deux cas — défaite de l'Allemagne en 1947 ou encore victoire de Hitler — les Allemands n'auraient pas tué six millions de Juifs (à part les Tziganes, les Polonais, les Russes, etc.), mais onze millions, toute la juiverie de l'Europe. » Rachel écoutait

sans parler. Et J. disait: « En Israël, j'ai rencontré des survivants des camps de concentration; tous étaient polis, gentils et ouverts avec moi. À Jérusalem, je fus invité dans un club de Juives allemandes émigrées avant l'holocauste. Elles parlaient allemand entre elles et avec moi, un allemand impeccable, cultivé. Une de ces dames m'a présenté aux autres comme Canadien d'origine allemande. J'ai été reçu avec beaucoup de cordialité, sinon de chaleur. Je me suis efforcé de ne pas pleurer. Je savais, je pensais que toutes ces gentilles dames auraient été tuées si elles n'avaient pas quitté l'Allemagne au bon moment, avant qu'il ne soit trop tard. » Rachel écoutait sans dire un mot. Et J. disait: « Une autre fois, en Israël, j'ai demandé à une vieille femme dans un anglais soigné, sans accent allemand, le chemin, la direction à suivre. C'était une femme plutôt hagarde. Elle m'a regardé de la tête aux pieds, des pieds à la tête, longtemps, sans dire un mot, mais j'ai compris ses pensées. Elle pensait à peu près ceci: Tu es trop jeune pour avoir été un bourreau, mais tu es Allemand, tu appartiens à un peuple de bourreaux. Cela se voit, cela se sent. Je ne te crache pas au visage, mais je ne réponds pas à ta question non plus. En effet, elle ne m'a pas craché au visage, mais sans dire un mot, elle s'est tournée et s'est éloignée d'un pas traînant, le pas d'une survivante de camp de concentration. Ceci est mon interprétation à moi, mais je ne me trompe pas. » Et Rachel écoutait et ne disait jamais ce qu'elle pensait. Elle avait de beaux yeux brun foncé, comme une biche ou comme un jeune faon.

Il rencontra Rachel au Club Med d'Eilat, dans l'extrême sud d'Israël. À Bruxelles, elle était patronne, avec plusieurs secrétaires sous ses ordres. Ses parents lui avaient inculqué l'idée qu'elle pouvait vivre avec qui elle voulait, avec un nègre même, mais pas avec un Allemand. Ils étaient Juifs, et pendant la guerre, ils s'étaient planqués quelque part à Amsterdam; autrement ils auraient été exécutés, à Auschwitz ou ailleurs. Cela, Rachel le savait, et elle le rabâchait quand J. la visitait à Bruxelles à l'occasion de ses voyages en Europe. En réalité, elle ne s'appelait pas Rachel, mais entre-temps J. avait oublié son vrai nom. C'était une femme

intelligente, imposante, mais pourquoi voulait-elle coucher justement avec lui, pourquoi voulait-elle même le suivre au Canada, ce qui à coup sûr aurait brisé le cœur de ses parents ? Sans doute n'aurait-elle pas pu en dire la raison, sans doute était-ce la même raison que celle qui avait lié Lea à J. Ce qui lui procurait surtout du plaisir, c'était d'être humiliée, tourmentée. La seule raison pour laquelle il ne lui était pas permis de la frapper au visage, c'est qu'elle n'aurait pas pu travailler avec des lèvres enflées et des yeux gonflés, toute patronne qu'elle était. Mais ce qui lui plaisait surtout, c'était que J., en plein milieu de la nuit, pendant qu'elle dormait d'un sommeil profond et paisible, la saisisse brutalement par les cheveux et la renverse sur son sexe. Elle appartenait à un club dont les membres avaient pour objectif commun l'amour libre (c'était l'époque d'avant le sida). Un jour, un de ses amis du club se pointa : un garçon sympathique, qui venait dans un but bien précis ; mais J. n'avait pas envie de se livrer à de pareilles acrobaties ; alors, après quelques pauses embarrassées, le jeune homme se retira sans rancune. Une autre fois — ils étaient au lit, comme d'habitude — sa mère lui téléphona d'Amsterdam. Rachel aurait pu choisir entre ces deux activités : parler à sa mère ou continuer ses ébats ; mais non : elle voulut les pratiquer en même temps. Certes, il n'y eut pas d'orgasme au téléphone, mais quelques sons bizarres, que sa mère à Amsterdam eut de la peine à s'expliquer. Rachel aimait sa mère, mais ce qu'elle aimait encore plus, c'était la soumission, l'humiliation. Elle était patronne au bureau, quarante heures par semaine ; au lit, elle cherchait quelque chose d'autre. Un jour, elle ramena à la maison une amie, une femme médecin wallonne, superbe et intelligente : il s'agissait de fumer du haschisch et de se livrer à des jeux érotiques. Ici encore, ce que voulait sans doute Rachel, c'était souffrir, souffrir de jalousie surtout. On n'en vint pas là : la belle Wallonne n'en avait pas tellement envie et le haschisch fit vomir J., qui n'en avait pas l'habitude. Même les séparations, presque toujours hâtives, répondaient aux attentes de Rachel. J. lui expliqua — et il ne mentait pas — que son odeur le dérangeait, en particulier son haleine,

l'haleine d'une fumeuse; de plus, quelqu'un l'attendait toujours quelque part. Tout cela convenait à son masochisme.

•

Pour son anniversaire, Madame X désirait recevoir un cadeau assez singulier: un fouet. C'était un magnifique instrument de torture qu'ils avaient acheté ensemble à prix fort et qu'il essayait à l'occasion sur son dos bien fait et son beau petit derrière. Le résultat était plutôt mince. Le fouet était une pièce décorative, il causait tout au plus quelques meurtrissures roses. Nous pouvons, sans crainte de nous tromper, qualifier ces flagellations de symboliques, démonstratives, préliminaires, et avec ces trois expressions, nous ne sommes pas très loin du nœud du problème. Mais quand J. enfonçait profondément ses ongles sains dans sa chair, alors Madame X gémissait de douleur et de volupté: il pouvait impunément tracer avec ses dix doigts dix marques sanglantes depuis les épaules jusqu'aux fesses. (En faisant cela, il sentait parfois la nostalgie et la détresse de ses mains, des mains de paysan qui ne devaient plus jamais labourer.) Le sang coulait souvent, mais pas toujours. Après cela, Madame X était comme une petite fille, confiante, détendue, repue, peut-être même heureuse. Elle avait des fantasmes sadiques, probablement pas très sérieux et qu'il parvenait régulièrement à lui faire abandonner sous prétexte qu'il aurait fallu être plus de deux. Cependant, il lui venait souvent des doutes: que serait-il devenu si, né cinq ans plus tôt, un décret administratif avait fait de lui un tortionnaire, dans un camp de concentration par exemple? Elle le rassurait: il faisait seulement les choses qu'elle désirait et qu'elle approuvait; il n'allait jamais au-delà. Les cordes avec lesquelles il l'attachait sur son lit, son pré-décèsseur les avait déjà utilisées, peut-être même d'autres avant celui-ci. Une petite histoire que Madame X lui a racontée s'est imprimée dans sa mémoire.

Avec l'un de ses anciens amants, elle s'était livrée comme de coutume à de petits jeux innocents. Quels petits jeux innocents,

s'il vous plaît? Eh bien, pipe, fellation et ce genre de choses, dans un parc, pendant une douce nuit d'été. Mais apparemment la lune ne brillait pas, il devait faire très, très noir; de toute façon, Madame X avait déjà enlevé ses lunettes et sans lunettes, elle est incapable de distinguer la pleine lune d'une cigarette allumée. C'est elle qui le dit. Alors l'homme a mis la main de Madame X, qui jusqu'alors s'était concentrée à fond sur ce qu'elle faisait, sur un pénis placé à côté pour ainsi dire, mais un pénis énorme, anormalement gros. Alors J. dit, sans comprendre: « Un gode-miché, un pénis en caoutchouc? » Non, répondit Madame X, un pénis de chair et de sang, seulement il était gigantesque; ensuite elle reçut l'ordre de le prendre dans sa bouche et comme elle s'y refusait, on lui tordit le bras derrière le dos jusqu'à ce qu'elle ouvre tout grand la bouche et fasse tout ce qu'on exigeait d'elle. Car ce n'était que le début du nouveau jeu. Après que le pénis énorme eut éjaculé dans sa bouche, il y en avait là quelques autres tout gonflés de sang et qui attendaient leur tour, car l'homme avait rassemblé ses compagnons, ivres ou non, à l'heure convenue, à un endroit précis du parc, pour que dans la chaude nuit d'été sans lune, ils se fassent lécher la queue par un vrai professeur d'université, une femme savante avec un doctorat en philosophie et des publications internationalement connues. Madame X ne pouvait pas se souvenir du nombre exact de pénis, peut-être aussi qu'elle ne voulait pas s'en souvenir. En tout cas, elle pleura à la fin de son récit, et ces souvenirs la rendirent profondément mélancolique, sinon déprimée, pour le reste de la journée. Elle n'a jamais revu cet homme par la suite, elle craignait sans doute la répétition de pareilles aventures. Mais il est vraisemblable qu'elle était un peu fière de son histoire, car J., qui savait pourtant nombre d'histoires palpitantes, ne pouvait rien raconter d'analogue: une pareille histoire, il est impossible même de l'inventer. Avec ses blessures sur toute la surface du corps, mais surtout sur le dos et le joli derrière, Madame X aurait pu à coup sûr réclamer de J. des dommages considérables, et J. le lui fit remarquer un jour en plaisantant. Lors d'un examen de routine, un brave médecin de famille se dit

scandalisé par son état, mais elle put le rassurer en riant. D'ailleurs, les blessures guérissaient très vite.

J. n'a jamais appelé Madame X autrement que par son nom de famille, il ne l'a jamais tutoyée, bien qu'ils se soient fréquentés pendant des années. Ce n'est pas lui, c'est elle qui a provoqué la rupture, le jour où elle a souhaité transformer leur passion — car c'en était une, pas plus, mais pas moins — en amitié, en amitié éternelle. Il est vrai que J. salue Madame X courtoisement quand il la croise dans les corridors et les halls de l'université, et elle lui rend son salut avec la même courtoisie, mais chaque fois il sent quelque chose comme une très grande tristesse qui émane d'elle. Sa mère aimait bien J.; elle portait encore à l'avant-bras un numéro tatoué, celui d'un camp de concentration, Dachau ou Auschwitz. Un jour, elle dit à J. qu'elle avait l'intention de s'adresser sous peu à un chirurgien esthétique pour faire enlever le numéro. Mais la mère disait beaucoup de choses qu'ensuite elle ne faisait pas. Elle oubliait rapidement tout ce qu'elle disait. Les lèvres de la vulve de Madame X étaient d'une dimension inhabituelle; quand elle était excitée et que ses lèvres se dressaient, c'était beau à voir. Par contre, son vagin ne sentait pas bon: J. pouvait parler avec exactitude et sans exagération d'un trou noir et puant. J. a regretté Madame X pendant trois ans, mais aujourd'hui, il ne la regrette plus. Le temps a guéri cette blessure, et depuis un an, J. a une autre raison de s'affliger.

XYZ

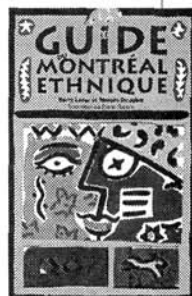
Barry Lazar et Tamsin Douglas

LE GUIDE DU MONTRÉAL ETHNIQUE

356 p., 15, 95 \$

« Véritable ouvrage de référence, ce super-guide [...] est une mine d'or sur tout ce qui se fait, se mange, se voit, se magazine et se fête d'ethno-culturel à Montréal. »

JEAN-HUGUES ROY, *Voir*



XYZ
Éditeur